

Les espaces de l'intimité

Yvonne Bernard
Institut de psychologie
Université René Descartes
28, rue Serpente
75006 Paris
France

1. Introduction

Ce texte a été rédigé en se référant aux communications présentées lors du colloque par Vittoria Giuliani (CNR Rome) et Tim Putnam (Middlesex University).

Comme le souligne Vittoria Giuliani dans l'introduction de la communication qu'elle a présentée à la rencontre de Prague, il existe dans la langue anglaise deux mots - *intimacy* et *privacy* - pour traduire le sens plus général que la langue française attribue au terme d'intimité. *Privacy* a une signification restreinte et se réfère essentiellement à l'idée de contrôle alors qu'*intimacy* rend compte de nombreuses autres dimensions, comme par exemple la familiarité lorsque l'on parle de connaissance intime, la nature des relations sociales lorsque l'on désigne des amis comme intimes, le confort physique et psychologique lorsque l'on caractérise un lieu d'intime. Ces distinctions sont soulevées par Giuliani (1992, 1993) pour souligner que l'opposition public-privé n'est pas nécessairement la meilleure pour parler d'intimité et que d'autres comme sentiment d'appropriation ou d'appartenance opposé à sensation de se sentir étranger seraient sans doute plus pertinentes pour parler des espaces dans lesquels vit le sujet et qu'il ne suffit pas de définir en termes de contraste extérieur intérieur. Cette réflexion nous conduit à associer aux définitions de l'intimité le titre général de la rencontre de Prague "Être chez soi en ville". En effet l'intimité, c'est aussi se sentir chez soi, expression qui signifie au sens strict une relation entre un lieu et une identité. Le terme soi exprime une identité unique, mais la préposition *chez* ne limite pas la nature et la quantité des lieux dans lesquels la relation peut s'actualiser. Le sentiment d'être chez soi est d'abord vécu dans l'espace du logement mais il peut être également ressenti, dans un espace public, dans un quartier, dans une ville et éventuellement être évoqué à propos d'un pays lorsque l'on en est éloigné.

La première réflexion soulevée par le titre de la rencontre EUROPAN est bien entendu de s'interroger sur la pertinence qu'il conserve dans le contexte urbain d'aujourd'hui. Autrefois la ville appartenait à tous, chacun y était chez lui. La taille des villes et le fait que la majorité des activités commerciales s'exerçaient dans la rue provoquaient une sociabilité publique très ouverte au sein de laquelle se cotoyaient en permanence les différentes couches sociales. A partir du 18^e siècle se développe progressivement une mise en ordre sociale de la vie urbaine qui va culminer au 19^e ou l'on assiste à un véritable phénomène d'assignation résidentielle qui va renforcer la distinction entre les quartiers riches et les quartiers populaires. Cette transformation et en particulier la disparition d'une certaine forme de sociabilité publique va

profondément modifier les règles de la vie sociale. La sociabilité privée va prendre de plus en plus d'importance et cette évolution va se traduire par une nouvelle distribution des espaces et un renforcement des frontières entre le public et le privé.

Par ailleurs la croissance urbaine et la différenciation de plus en plus fréquente des zones de travail et des zones d'habitat vont entraîner des modifications importantes dans la vie du citoyen qui se caractérise aujourd'hui par la complexité et l'hétérogénéité des espaces dans lesquels il doit se déplacer quotidiennement. Parmi ces espaces nombreux vont être ceux que l'anthropologue français Marc Augé (1992) désigne sous le terme de non-lieux, c'est-à-dire des espaces qui ne peuvent se définir ni comme identitaires, ni comme historiques. Il s'agit d'espaces où les repères des identifications collectives n'existent plus où les rues sont devenues des voies de circulation, les carrefours des échangeurs dans lesquels les piétons sont canalisés dans des flux soumis à la rapidité des feux, bref des espaces où il est inconcevable de se sentir chez soi. Mais comme le souligne Giuliani (1992, 1993) cet ensemble de traits négatifs associés à la croissance urbaine ne doit cependant pas nous conduire à penser que l'espace privé constitue un havre de paix et de sécurité vis-à-vis d'un environnement déshumanisé et dangereux, cette opposition pouvant servir d'alibi idéologique pour conclure que l'ensemble des besoins résidentiels est satisfait à l'intérieur du foyer et que l'on peut négliger de ce fait l'aménagement des espaces extérieurs.

Il n'est pas possible dans le cadre de ce bref article d'analyser de quelle manière on peut parler d'intimité à propos des espaces extérieurs au logement. Soulignons seulement que chacun d'entre eux peut être caractérisé par le degré de contrôle et d'appropriation qu'il autorise, ces deux dimensions étant, rappelons-le, celles que nous avons privilégié pour définir l'intimité. Quelques mots cependant, afin d'illustrer la fragilité de l'opposition intérieur-extérieur, sur la qualité de la relation intime qui s'établit généralement entre l'habitant et son quartier, espace qui se situe dans le dehors, mais dans lequel on se sent néanmoins chez soi, univers familier que l'on s'est progressivement approprié. Cette appropriation est d'abord physique. On connaît les repères, les bâtiments, les commerces, mais également même si cette perception est le plus souvent inconsciente, des indices plus subtils comme les angles des trottoirs, les bornes qui constituent des obstacles, l'inégalité des pavés de la rue. L'appropriation peut également être de nature symbolique. Certains sujets, et ceci apparaît de manière très claire lorsque l'on fait des entretiens sur l'habitat, ressentent un sentiment d'appartenance à une identité collective dans laquelle ils s'inscrivent à un certain moment de l'histoire. Les quartiers anciens possédant une histoire sont plus que d'autres propices à cette identification symbolique qui pour certains sujets constitue une protection contre l'angoisse de la fuite du temps. Par ailleurs le quartier reste encore aujourd'hui un lieu de sociabilité dans lequel on a de multiples occasions de rencontrer des visages connus. Ces échanges même s'ils sont rares et furtifs donnent le sentiment d'appartenir à une communauté. Le sentiment d'appartenance à un microcosme au sein de la ville semble d'ailleurs retrouver aujourd'hui un nouveau sens à travers la mobilisation des habitants sur des actions locales de protection de l'environnement immédiat. Signalons pour terminer cette brève analyse des relations d'intimité entre l'habitant et les espaces extérieurs au logement que celles-ci peuvent varier considérablement en fonction du sexe et des cycles de vie. Une étude de Leonardi et Giuliani (1992) montre que dans un complexe résidentiel populaire dans la banlieue de Rome l'espace extérieur de proximité représente pour les personnes

âgées, les enfants et leurs mères une extension de l'habitat alors que pour les autres la signification est surtout symbolique et concerne la valorisation des espaces verts. Dans une autre étude sur la ville de Rome au cours de laquelle ont été interrogés 400 sujets entre 25 et 64 ans, on constate des différences importantes entre le comportement des hommes et des femmes vis-à-vis des espaces résidentiels urbains. L'âge et le type de famille jouent également un rôle déterminant. Les jeunes hommes célibataires fréquentent beaucoup le centre ville tandis que les hommes d'âge moyen passent la plus grande partie de leur temps libre à la maison. L'âge joue un rôle moins important dans les pratiques des femmes car leurs activités domestiques les conduisent à un usage plus continu et plus large de l'espace urbain. Dans la dernière période du cycle de vie, les différences persistent mais s'inversent. Les femmes âgées, et ceci en particulier dans les milieux populaires, restent confinées à la maison tandis que les hommes auraient tendance surtout dans les petites villes à se réapproprier l'espace local en particulier pour nouer des relations avec des congénères (Bonnes, Secchiaroli & Mazotta, 1992, 199, 214).

2. Intimité et habitat

Le besoin de posséder un espace privé est un besoin fondamental de l'homme qui éprouve temporairement et de manière plus ou moins forte selon les individus, la nécessité de prendre des distances, de couper la relation avec l'environnement physique et social. Il s'agit en réalité d'un équilibre complexe entre le besoin de communiquer avec les autres et le besoin de s'en protéger. Ce processus est dynamique. Il peut varier en fonction de la situation personnelle du sujet, de son sexe, de son âge, de sa personnalité, etc. ou des circonstances de l'interaction. Un voisin peut être perçu comme complaisant ou au contraire envahissant. L'élément déterminant dans le sentiment que l'on peut avoir de posséder un espace privé est celui du contrôle: contrôle des nuisances extérieures, contrôle des accès, contrôle du choix des interactions sociales.

La gestion de l'espace privé peut être appréhendée à deux niveaux. Le premier concerne le groupe domestique celui-ci pouvant être d'ailleurs limité à une seule personne. L'espace privé se définit alors par rapport au monde extérieur, par rapport à ceux qui n'appartiennent pas à ce groupe. Le second se réfère au partage de l'espace domestique entre les membres du groupe familial.

3. L'espace privé et le monde extérieur

Le bruit, les odeurs, la télévision du voisin toujours allumée, les jeux bruyants des enfants dans la cour sont des facteurs de stress lorsque l'on n'a aucun moyen d'échapper. Le contrôle des accès est la condition minimum qui permet de réguler les relations avec l'extérieur. Certains éléments physiques jouent un rôle déterminant dans la gestion du contrôle: les murs coupent la communication, les fenêtres et les portes permettent de la rétablir. Les fenêtres sont importantes, car dans de nombreuses cultures le sentiment du chez soi est basé sur les conditions qui mettent l'individu à l'abri des regards tout en lui ménageant un accès visuel sur l'extérieur. Il faut cependant signaler que dans certaines sociétés de culture puritaine la fenêtre doit également permettre à l'étranger d'avoir un accès visuel à l'intérieur car il est entendu

que l'on ne doit rien avoir à cacher. Le bruit des voisins est un des facteurs le plus souvent évoqué pour décrire la violation de l'intimité, violation perçue à la fois par celui qui est entendu, mais aussi par celui qui entend. La perte de la possibilité de filtrer des informations sur sa vie personnelle, mais aussi le dévoilement de l'intimité des autres détruit les limites de l'espace privé. L'idée de contrôle suppose qu'il existe un choix et à ce titre l'isolement et la solitude sont deux situations totalement différentes. L'isolement est un moyen qui permet de gérer l'intimité dans la mesure où les sujets peuvent décider du moment auquel ils souhaitent reprendre contact avec autrui. Par contre dans la solitude il n'y a pas de choix, et cette absence est en soi un facteur de déséquilibre.

Le repli domestique baptisé également *cocooning* est fréquemment évoqué pour caractériser une nouvelle étape de l'évolution des modes de vie. L'échec des idéologies collectives, le dégoût de la politique, le sentiment qu'il n'y a guère d'espoir dans des solutions susceptibles de transformer la société, conduiraient l'individu à se désintéresser de la chose publique et à développer l'intérêt qu'il porte à sa propre histoire, le chez soi devenant naturellement le lieu privilégié de ce nouvel investissement personnel, que l'on peut d'ailleurs expliquer également par le développement des techniques de loisir à domicile. Peu de données statistiques permettent d'étayer cette hypothèse générale. Comme nous l'avons vu dans un paragraphe précédent, il semble que le repli domestique dépende en grande partie de l'identité sociologique de l'habitant. Il en va de même de la protection de l'espace privé au regard des autres, attitude étroitement liée au niveau d'instruction des habitants (Bernard, 1992).

4. Le partage de l'espace domestique

La taille du logement, la distribution des pièces facilitent ou freinent un partage des espaces qui puisse satisfaire les besoins d'intimité au sein de la famille. D'une manière générale les relations familiales sont spatialisées et reflètent les rôles et les droits attribués à chacun. L'essentiel de la communication de Tim Putnam est consacré à l'analyse des changements qui affectent l'organisation de l'espace domestique. Ces changements, dit-il, proviennent d'abord de l'avènement de la maison moderne. Alors qu'autrefois l'organisation de la maison bourgeoise reposait sur une division des espaces clairement définie et dans laquelle les espaces de service étaient cachés et réservés au personnel, la maison moderne a été conçue par des ingénieurs et des réformateurs sociaux qui ont produit un modèle universel dans lequel l'organisation de la maison dépend, d'une part des structures externes et d'autre part de la coopération qui s'instaure entre les différents membres de la famille. Un changement important réside par exemple dans le fait que les barrières normatives et physiques qui étaient dressées autour du travail domestique ont disparu et que les espaces que l'on cachait sont au contraire devenus des espaces que l'on montre et qui sont de ce fait de plus en plus personnalisés. Ces changements associés aux effets individualisant des macrostructures ont profondément modifié la nature du foyer et la qualité des transactions qui s'y déroulent. Les communications symboliques prennent une part de plus en plus importante dans ces transactions et s'expriment en particulier à travers l'aménagement du logement. De fait, il semble que dans la société post-moderne ce sont moins les caractéristiques du logement comme forme construite qui ont de l'importance mais plutôt la manière dont les sujets prennent la liberté de l'aménager, cet aménagement s'inscrivant dans un processus d'échange symbolique

impliquant de nouvelles formes culturelles de gestion des relations familiales. Illustrant une citation de Wittgenstein sur la variété des chemins qui peuvent conduire à une clairière, Tim Putnam, à partir d'exemples concrets comme le traitement du linge (Kaufman, 1992) montre que les voies par lesquelles plusieurs personnes utilisent les ressources disponibles pour partager un espace sont complexes et dépendent essentiellement de l'éducation et des objectifs des différents membres du groupe familial.

Les répercussions que peuvent avoir les changements culturels et l'évolution des modes de vie sur l'usage de l'espace domestique sont évoquées par les différents participants de l'atelier, mais on constate alors des différences notables entre les pays. C'est ainsi qu'en Italie le dernier recensement montre que 94% de jeunes Italiens entre 15 et 24 ans vivent chez leurs parents et plus de la moitié des garçons et un tiers des filles sont encore dans cette situation à 29 ans (Rullo, 1993, 94, 98). En France les chiffres sont plus faibles (60% des garçons et 45% des filles de moins de 24 ans) mais traduisent également un maintien fréquent des jeunes au domicile parental. La présence de jeunes adultes au foyer entraîne nécessairement une modification des règles de l'intimité. Putnam ne donne pas de chiffres à propos de cette situation de cohabitation sans doute moins fréquente en Angleterre puisqu'il insiste plutôt sur le fait que les jeunes traversent souvent une période au cours de laquelle ils vivent seuls ou avec d'autres jeunes. Ceci, pense-t-il, modifie profondément la représentation qu'ils se font ultérieurement de l'intimité conjugale et des normes de la vie commune, représentation également modifiée par l'intervention de plus en plus importante des modèles diffusés par les médias au détriment des modèles familiaux traditionnels. Il insiste également sur la reconnaissance, à des degrés variés et sous diverses formes, de l'interdépendance des responsabilités domestiques qui entraîne nécessairement une renégociation des rôles au sein du couple, ceci pouvant avoir également des conséquences sur la répartition des espaces. Ici aussi les différences inter-européennes sont importantes. En Italie la proportion de femmes au foyer est approximativement de 60% et la majorité des bébés italiens sont élevés à la maison, 10% seulement d'entre eux fréquentant les crèches. Le travail domestique est encore considéré comme celui des femmes et ceci surtout dans les classes populaires où il y a le moins de femmes qui travaillent. En France c'est au contraire 70% des femmes qui travaillent et ceci modifie bien entendu la distribution des tâches domestiques et le temps passé dans les différentes pièces du logement. Bien qu'il existe des variations importantes entre les catégories sociales, la majorité des femmes déclarent passer plus de temps dans le *living-room* que dans la cuisine (Bernard, 1992).

Dans les trois pays on constate la promotion de la cuisine comme espace social. En Italie elle est l'endroit où la femme reçoit ses amies et ses voisines, en France elle est de plus en plus souvent l'espace privilégié du repas familial, en Angleterre elle est devenue le lieu par excellence de la redéfinition des rôles, à tel point que l'on désigne souvent le drame conjugal sous l'expression drame de l'évier ("Kitchen sink" drama). Putnam voit dans cette investissement social de la cuisine, la traduction de l'informalisation, c'est-à-dire l'abandon d'espaces formels consacrés à une seule fonction comme c'était le cas de la salle à manger bourgeoise. La transformation du rôle de la cuisine associée aux changements dans la manière de recevoir ont également modifié les usages du *living room*, qui est devenu une espace de relaxation et de loisirs personnels ou partagés, ce choix étant lui-même fonction de la diversification des offres.

En conclusion, la question que l'on peut se poser à propos de l'intimité au sein du logement est de savoir si les architectes devraient réfléchir en terme de multiplication des espaces personnels ou en terme de flexibilité d'usage. Les résultats que nous avons observés à propos de la flexibilité d'usage - 58% des français n'ont jamais changé la disposition des meubles dans leur *living-room* - (Bernard, 1992) nous laissent un peu sceptiques sur la capacité créative des habitants pour modifier leur espace. Putnam voit au contraire dans cette possibilité une réponse architecturale à l'évolution des modes de vie.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGE, M. (1992), " *Non lieux*" (Seuil, Paris).
- BERNARD, Y. (1992), " *La France au logis*" (Mardaga, Liège).
- BONNES, M. & SECCHIAROLI, G. & MAZZOTTA, A. R. (1992), The home as a urban place - The inter place perspective on person/home relationships, *Home social, temporal and spatial aspects* (Giuliani, M. V., Ed.), Proceedings of a international workshop on the home environment, (CNR PFE Edilizia, Milano).
- GIULIANI, M. V. & ROSSI, M. C. (1992), Urban settlements and residential quality in an Italian town, *Home social, temporal and spatial aspects* (Giuliani, M. V., Ed.), Proceedings of a international workshop on the home environment, (CNR PFE Edilizia, Milano).
- GIULIANI, M. V. (1993), The spatial organisation of the domestic interior the Italian home, *The meaning and use of housing* (Arias, E. G., Ed.) (Gower, Aldershot, England).
- KAUFMANN, J. C. (1992), " *La trame conjugale*" (Nathan, Paris).
- LEONARDI, L. & GIULIANI, M. V. (1993), Biography of a yard, *Socio-environmental Metamorphoses Builtscapes, Landscape Ethnoscape, Euroscape*, Vol V (Mazis C. Karaletsou, Ed) (University of Thessaloniki Greece).
- RULLO, G. (1993), When the young remain in the parental home. Use of the dwelling space and self-evaluation of living arrangements, *Socio-environmental Metamorphoses Builtscapes, Landscape Ethnoscape, Euroscape*, Vol III (Mazis C. Karaletsou, Ed) (University of Thessaloniki Greece).